

ENFANCES, EXILS ET IMAGINAIRES CHEZ GASTON-PAUL Effa

Elisabeth Yaoudam¹

Département de Lettres Bilingues,
Université de Maroua, Cameroun

Résumé

La représentation de l'image de l'enfant oscille entre une image méliorative et sympathique qui le présente comme un être aimé, adulé et à protéger et une image péjorative où il est, malgré la fragilité de son être, exposé à l'indifférence de ses géniteurs. Cette dernière figure est celle que peint Gaston-Paul Effa dans *Tout ce bleu* et *Cheval-roi*. Des romans qui décrivent des enfants mal-aimés tant dans la famille que dans la société. Pour compenser l'absence d'affection maternelle, ils adoptent des attitudes frustrantes et hostiles. Ce qui les amène à se replier sur eux-mêmes, puis à trouver un refuge dans les bras des substituts. Il s'agit entre autres des êtres humains, notamment certaines femmes dont la nature câline leur procure un certain bonheur. À travers les figures pathétiques et méprisées de l'enfant, Gaston-Paul Effa traduit la responsabilité sociale dans l'éducation de l'enfant et, par ricochet, le rôle crucial de l'affection maternelle.

Mots clés : *enfant, substituts, abandon, amour maternel, frustrations.*

Abstract:

The representation of the child's image oscillates between a meliorative and nice image which presents it as a beloved child, adulated being and to protect and a pejorative image where he is, in spite of the fragility of sound to be, exposed to the indifference of his parents. This last figure is the one that paints Gaston-Paul Effa in *Tout ce bleu* and *Cheval-Roi*. Novels which describe starved of affection children both in the family and in the society. To compensate for the absence of maternal affection, they adopt frustrating and hostile attitudes. What brings them to withdraw to themselves, then to find a shelter in the arms of the substitutes. It is among others about human beings, in particular certain women whose affectionate nature gives them certain happiness. Through poignant figures and despised by the child, Gaston-Paul Effa translates the social responsibility in the education of the child and, on the rebound, the crucial role of the maternal affection.

Keywords: *child, substitutes, abandonment, maternal affection, frustrations.*

¹ [Yaoudam elisabeth@yahoo.fr](mailto:Yaoudam_elisabeth@yahoo.fr)

Introduction

La présente réflexion part de deux romans de Gaston-Paul Effa : *Tout ce bleu* et *Cheval-roi*², pour déconstruire et analyser le regard que pose l'écrivain sur l'univers de l'enfant. L'approche thématique des textes littéraires de Jean-Pierre Richard, permet d'être sensible aux motifs relatifs aux figures de l'enfant, aux thèmes autour desquels se déploie et se construit son monde. Un monde où celui-ci est peint de manière dépréciative parce que sans repères et ballotté entre plusieurs situations inconfortables liées à l'irresponsabilité, à l'insensibilité et à l'absence réelle de l'affection parentale.

Ainsi, les deux romans de l'écrivain camerounais mettent en place tout un réseau d'images récurrentes qui permet de cerner la réalité sociale quotidienne. Afin de procéder à une lecture en profondeur de ces textes, quelques interrogations orienteront notre réflexion : quelles sont les figures et les images récurrentes de l'enfant dans les romans de cet écrivain ? Comment se matérialise la recherche des substituts à l'affection parentale chez l'enfant ? Quelles peuvent être les implications réelles d'un choix scriptural tourné vers le monde de l'enfant ?

1. L'Ici et l'Ailleurs : entre quête d'affection et désir d'évasion

Les enfants dans *Tout ce bleu* et *Cheval-roi* évoluent dans un cadre spatio-temporel qui restreint leur liberté et entrave leur épanouissement. Ils cultivent la peur, la violence, la solitude, le silence comme moyens de défense face à l'hostilité des parents responsables de leur misère

²*Tout ce bleu*, 1996, Paris, Grasset. Ce roman raconte l'histoire de Douo, le narrateur qui fait le deuil de son enfance mutilée. À l'âge de cinq ans, il fut arraché à sa mère pour être offert aux religieuses : la tradition voulait que toute famille fit don de l'aîné de ses enfants. Dès lors l'enfant sacrifié ne se forgera une identité qu'en assimilant ses pères spirituels au Père absent et en cherchant l'amour maternel dans toutes les femmes aimées. *Cheval-roi*, 2001, Paris, Le Rocher, retrace l'histoire du petit Louis, personnage solitaire qui traîne son manque d'amour toute sa vie durant. Louis, bâtard ignoré par sa mère, recherche, en vain, dans les souvenirs de son passé, l'apaisement et le réconfort. Le roman évoque aussi des hommes et des femmes en quête d'identité, en mal d'un passé dont ils sont exilés.

affective. Tous sont à la quête d'un amour malheureusement étouffé par la distance et les obstacles.

L'espace et son impact sur le mouvement des personnages

L'espace et le temps du récit, calqués sur le modèle de la société réelle mettent en évidence aussi bien les personnages que les différents rapports qu'ils entretiennent. Dans *Tout ce bleu* et *Cheval-roi*, Douo et Louis évoluent dans un milieu parfois générateur de déception et de rejet, parfois accueillant et intégrateur.

- Les macro espaces et l'ennui

Dans *Tout ce bleu*, le roman commence dans la ville de Douala, évolue à Paris pour s'achever dans la ville de départ. Dans *Cheval-Roi*, l'action débute en France précisément au début de la deuxième guerre mondiale, en Normandie au Nord-Ouest de la France, continue au Dahomey (actuel Bénin), pour s'achever en France. Au regard de la présentation générale du milieu dans lequel Louis et Douo évoluent, il est à constater que leurs mouvements s'opposent. Douo quitte l'Afrique pour l'Europe et Louis part de l'Europe vers l'Afrique. Il y a une espèce de chassé-croisé qui agit sur les personnages. Mais au-delà de cette différence un destin collectif explique l'instabilité des héros. Leurs différents mouvements ne sont pas gratuits, car ils sont caractéristiques de l'état d'âme des héros à l'avenir incertain et sombre.

Dans *Tout ce bleu*, le couvent, apparaît comme un espace qui dissout les moments de bonheur familial que vivait Douo, aux côtés de sa mère : « Il lui semblait qu'il n'avait déjà plus rien au monde que son passé, sa petite enfance, le souvenir de certains moments plus grands, de certaines minutes heureuses, une seconde, la même sensation inoubliable de sa mère lui frottant le corps d'huile de palme ». (*Tout ce bleu*, p. 20). Le milieu se transforme vite, c'est-à-dire que Douo quitte un lieu où il s'épanouit aux côtés de sa mère, pour vivre dans un cadre spatial clos qui restreint non seulement ses libertés, mais constitue un

facteur justifiant ses multiples ennuis : « Ce mélange d'effervescence et d'hébétude, quand il rentra au couvent. Son déchirement ne venait pas de l'angoisse ou alors il ne le savait pas, mais du visage de sa mère qu'il voyait devant lui, et qui reculait à mesure qu'il avançait. Si proche et déjà hors d'atteinte ». (Tout ce bleu, p.19).

Mais dès qu'il apprend son départ imminent pour Paris, Douo se métamorphose et devient un rêveur qui projette tous les fantasmes de la réalité parisienne avant la découverte effective du milieu. Ainsi, la ville européenne est perçue comme un milieu paradisiaque, un lieu qui émeut par sa femelle beauté, un monde idéalisé et édénique. L'angoisse du personnage est dissoute à la vue de la ville et le rêve devient réalité : « Il était dix-neuf heures et en Afrique il faisait déjà nuit. Ebloui et dépaysé, je contemplais le crépuscule qui ne voulait pas descendre. [...] je buvais du regard la capitale noble et sophistiquée, dont tant d'Africains avaient loué la puissance, le savoir et la beauté ». (Tout ce bleu, p.57). La description de la ville au moment de sa découverte et celle de la vision fantasmée de Paris nous présente un monde mythifié, édénique où le héros croit avoir trouvé un palliatif à son arrachement familial. Du monde rêvé devenu réalité, du fantasme à la réalité, Douo ne peut cacher son admiration : « Cette vision achevée me laissait sans voix. Que pouvais-je encore espérer, après avoir admiré cette totale perfection ? J'avais pu rêver de la France inconnue, me bercer de songes, de voyages, mais la même sensation rayonnante d'intensité transfigurait soudain le fantasme en réalité ». (Tout ce bleu, p.58).

En effet, si la représentation du bonheur est consécutive au voyage et au changement de décor, la ville rêvée perd progressivement son charme dès que le héros la découvre sous son vrai jour. Elle est désormais un milieu triste, réduit à un coin de boulevard, à un espace clos où l'on tourne sans fin. Le contexte met en relief le caractère ennuyeux de la ville et reflète l'état d'âme du personnage. Le milieu engendre le mal-être. Le héros ressent intérieurement cette impression d'emprisonnement en ces termes :

« Passé le premier éblouissement, Paris est d'un subtil ennui pour qui ne connaît pas cette ville.
[...] Paris fume. Et ses odeurs me prenaient à la

gorge. Une chape de grisaille pesait sur la ville. Un ciel crépusculaire de suie brunie fermait l'horizon. Le paysage de l'exil était comme trempé dans une pâle lumière qui n'endeuillait pas vraiment, mais acclimatait doucement l'absence ». (*Tout ce bleu*, pp.58-59).

L'espace décrit permet de lire une sorte de programmation du destin de Douo. En effet, les différents milieux dans lesquels l'enfant vit correspondent à ses mouvements intérieurs. Paradis rêvé au départ, Paris devient pour lui un « labyrinthe », c'est-à-dire un milieu d'égaré. L'impression du labyrinthe traduit l'évidente angoisse du personnage devant un monde où il ne trouve pas sa place. Le nouveau regard posé sur Paris correspond à l'évolution psychologique de Douo, qui sombre dans la nostalgie du pays natal et de sa mère. Le vide du milieu qui l'entoure représente le vide du temps qu'il traverse et qui conditionne sa vie. Douo ne peut plus se mouvoir en toute sérénité de peur de se sentir ridicule, car il a l'impression de marcher « en *pleine forêt dense* » (*Tout ce bleu*, p.60), dans un monde où il progresse et « fut soudain saisi par l'illumination d'un soleil invisible » (*Tout ce bleu*, p.60). En quittant le lieu de l'enfance où il a été heureux pour un milieu où il ne s'adaptera qu'avec difficultés, Douo se sent dépaysé.

Ainsi, les retours en arrière dans son imagination lui donnent soulagement et tranquillité, mais aussi une sensation de bonheur. Par l'imagination, il cherche à se bercer des souvenirs agréables pour fuir la rudesse de la vie, pour se libérer. À travers l'errance psychologique, il cherche une identité perdue et éprouve des difficultés à faire la synthèse des cultures africaine et européenne. Les retours de Douo sont un retour sur soi, une interrogation sur soi et une quête d'un ailleurs éblouissant et accueillant. C'est un drame semblable que vit Louis dans *Cheval-Roi*.

L'histoire de Louis commence en Normandie. À sa naissance, il est accueilli dans une famille hostile. Sa mère ne l'a jamais désiré, son père non plus. Le personnage est, de fait, plongé dans une vie de solitude. Le déplacement

vers l'Afrique constituait peut-être pour lui un moyen de libération puisque : « *ce départ en Afrique n'était peut-être qu'un prétexte de plus pour se fuir lui-même.* » (*Cheval-roi*, p.85). Le déplacement de Louis devient ainsi un moyen, non de s'élucider ou de se reprendre, mais de se blesser au contraire, de se défaire plus avant. Ainsi, nous constatons que Louis est dans une situation embarrassante : au moment où il croit fuir l'ennui du couvent en s'envolant vers l'Afrique, naît en lui la nostalgie de son milieu natal, malgré le mal-être qu'il y ressent. La dualité de son caractère et l'absence de décision fixe traduisent l'instabilité intérieure qui l'habite.

Cependant, à son arrivée en Afrique, l'accueil est chaleureux. Sa présence dans ce milieu redore son image. « *Tout pouvait, tout renaîtrait puisque sa venue était bénédiction.* » (*Cheval-roi*, p.99). L'Afrique devient un lieu de renaissance. L'espace agit sur le personnage et conditionne ses humeurs. À son arrivée, les différents changements qui transforment Gogonou tels que la présence du « *vautour gaucher* »³ (*Cheval-roi*, p.92), une nuit arrosée par une grande pluie, ne laissant aucun habitant indifférent. Tout le monde trouve en lui un dieu qui apporte la bénédiction, la joie, la paix dans ce milieu désert où la pluie avait disparu, où l'herbe avait jauni et où la terre était aride. « *" Notre dieu protecteur est de retour au village !" S'écria le chef, en partageant unealebasse de vin de raphia. Les villageois approchaient pour toucher sa peau en prononçant des paroles de bénédiction.* » (*Cheval-roi*, p.96). Ces compliments ne le laissent pas indifférent. Au contraire, il sent renaître en lui une nouvelle vie, où tout pareil rose et vivant.

Les changements de lieu correspondent aux points culminants du récit et métamorphosent le personnage. Louis n'est plus l'être chosifié et négligé par ses parents ; il est devenu un trésor précieux, un être aimé et adulé par les Africains. L'Afrique lui rend le bonheur de se sentir non plus « *inapte à appartenir à la famille des hommes, humilié*

³ Le vautour gaucher évoqué dans le texte est synonyme de bénédiction chez les habitants de Gogonou

d'être né couvert de merde » (Cheval-roi, p.13), mais « *comme élu des dieux* » (Cheval-roi, pp.102-103). Et « *l'exil fut pour lui le ferment de sa propre transfiguration, et c'est cela peut-être qu'il attendait de l'Afrique, cette fin vers laquelle il s'était dirigé en secret ou vers laquelle il suppliait qu'on le conduisît.* » (Cheval-roi, p.101). L'Ailleurs qui s'oppose à l'Ici, permet au personnage d'échapper à l'enfermement. L'éloignement favorise chez Louis une répulsion du lieu d'origine et une attraction vers l'espace intégré. C'est dans cette perspective que Goldenstein (1989 : 96) écrit : « *Dans la littérature romanesque à effets représentatifs qui aujourd'hui encore domine, le lieu n'est pas gratuit. Ce n'est pas un lieu dépeint en soi ; il s'inscrit dans l'économie du récit à travers un dressage rhétorique implicite de la lecture* ». L'espace de prédilection du personnage influence sa sensibilité et lui ouvre des perspectives nouvelles durant son séjour en Afrique. L'Afrique, en accueillant ce Blanc, l'intègre dans son milieu, lui fait découvrir la vie communautaire et les valeurs vraies qui lui redonnent son identité perdue. Le voyage vers l'Afrique a permis à Louis de jeter un regard rétrospectif sur le lieu où il vivait.

Les différents mouvements des personnages contribuent à les métamorphoser. En effet, si l'Europe transforme Douo en créant l'instabilité affective, l'Afrique redonne à Louis l'espoir de vivre. La conception que les deux enfants ont de l'espace intégré s'oppose ainsi sur les plans physique et psychologique. L'Afrique apparaît comme la terre d'accueil contrairement à l'Europe repoussante. N'est-ce pas là une manière implicite de traduire le sentiment d'instabilité de Gaston-Paul Effa, exilé de l'Afrique et tiraillé entre deux continents ?

- **Les espaces clos et le mal-être des personnages**

Les micro-espaces sont des petits espaces dans lesquels l'enfant entretient quotidiennement des contacts avec les parents, les amis, les religieuses et les autres membres de la famille. Ces espaces matérialisés par le couvent, la famille et l'école, ne permettent pas à Louis et Douo de s'épanouir.

Le couvent

La distance affective, qui se crée entre l'enfant et sa mère, est la conséquence de l'éloignement que le milieu génère. Ainsi, le milieu familial qui représentait, au début, le lieu du bien-être ne l'est plus. Le héros doit s'accoutumer à un autre milieu fermé qui l'empêche de se rapprocher de sa mère. Désormais, il est seul à assumer son enfance devenue malheureuse. Il s'enfouit progressivement dans les souvenirs vains, dans l'étroitesse de l'internat. Cette perte de repères entraîne une perte des plaisirs auxquels il était habitué dans son enfance et celle de son identité : « *Longtemps, le silence bruissant du couvent l'on laissé béat, dans l'émerveillement et le désarroi de l'abandon que l'enfance ne lui avait pas appris à vaincre, animé par l'espoir singulier que l'absence de mère l'éclairera comme au matin de la résurrection* ». (*Tout ce bleu*, p.22).

Au couvent aussi, Louis s'ennuie. Il se retrouve en compagnie des personnes qui lui sont étrangères. Au réfectoire, la nourriture n'était pas familière et il passait des nuits blanches. Sa présence au couvent ne lui apporte aucun soulagement affectif, encore moins spirituel. Au contraire, malgré les traitements infligés par les pères (rigueur de la pension, insuffisance de la nourriture) l'enfant n'y trouve qu'un grand déplaisir. Son mal être vient plutôt des questions du catéchisme qui sèment le doute en lui. Ainsi, Louis se comporte chez les pères comme à l'église. L'émotion, l'engagement et la volonté de servir Dieu est une obligation. L'enfant trouve monotone la vie religieuse. Sa foi est fragile. La religion le déprime au lieu de l'aider à se surpasser, à vaincre le doute qui habite son esprit. Si le couvent constitue pour Douo un milieu de bonheur parce qu'entouré des sœurs et en même temps un milieu de malheur dans la mesure où il vit loin de sa mère. Chez Louis c'est l'ennui qui domine. Le milieu familial à l'image de celui du couvent et de l'école, contribue davantage au malaise de Douo et ne favorise pas son épanouissement.

La famille : un lieu de rejet

Le cadre familial est généralement envisagé comme un espace de protection de l'enfant. Dans *Cheval-roi*, il se transforme en un mauvais lieu. Confronté à l'hostilité des êtres qui y habitent, l'enfant est comme un martyr qui subit les souffrances auxquelles le soumet sa mère. L'espace a donc une influence psychologique, car il est le milieu de la haine réciproque entre la mère et le fils : « *Quand sa mère lui parlait, l'enfant ouvrait les yeux, mais les refermait sitôt qu'il rencontrait ceux de sa mère : il savait déjà qu'en face de lui il n'y avait personne. Le soir, elle oubliait de lui donner son bain et l'enfermait dans sa chambre, sans se retourner sur ses pleurs* ». (*Cheval-roi*, p.14).

Mais son sevrage va lui ouvrir une autre porte de l'affection, aux côtés de sa grand-mère. L'enfant maltraité devient choyé et l'amour le métamorphose. Il réalise pour la première fois le bonheur d'être aimé. Le calme, la douceur du lieu où il habite ne peuvent qu'apaiser sa solitude et conforter son désir de se sentir aimé. L'étreinte de sa grand-mère Mathilde est comme un médicament, ses caresses lui réchauffent le cœur, compensent le vide affectif et il s'endort comme emporté par l'effet d'un somnifère. Le baiser qu'il reçoit et le bercement de la grand-mère couvrent l'enfant d'un amour à jamais présent. Mais ce bonheur est de courte durée car sa grand-mère meurt et l'enfant reprend sa vie misérable d'avant.

Dans la famille, l'angoisse qui habite Louis et Douo ne finit jamais. Loin d'être un lieu d'écoute, l'enfant vit dans un milieu étrange et étranger. La famille devient donc un espace générateur de déceptions et non de joies. Louis est victime de l'inattention et de l'indifférence de ses parents. L'absence de protection familiale chez Douo entraîne l'errance et une perte de repères pour la formation de l'identité de ces enfants qui éprouvent un sentiment de rejet ou de devenir encombrant. L'école quant à elle renforce le malaise des personnages et freine paradoxalement leur épanouissement intellectuel.

L'école

L'école constitue pour Louis un lieu de malaise parce qu'il se sent étranger et frustré à la fois par ses camarades et par la maîtresse. Les jours de classe lui paraissent longs et interminables. Aller à l'école est pour lui un cauchemar, une souffrance. Il se sent obligé d'y aller de peur de subir les corrections violentes de ses parents. Et lorsqu'il s'y rend, il est apostrophé violemment et de manière humiliante, par sa maîtresse, pour la moindre incartade. Celle-ci profite des retards observés par l'enfant pendant qu'il rejoint la classe pour lui rappeler ses origines de bâtards : « *Il se fait rabrouer par l'institutrice, planté sur le pas de la porte, les mains derrière le dos, la règle à la main : -Dépêche-toi donc, fils de personne ! Crie- t-elle, sans se douter que ce mot sibyllin allait être interprété par les autres enfants* ». (Cheval-roi, p.47).

Le comportement frustrant de son institutrice, l'attitude indifférente de ses parents sont autant de facteurs justifiant l'échec de Louis. Traité sans ménagement (bastonnades, rebuffades), il intériorise cette négativité et se considère comme un être mal aimé et rejeté. Ainsi, la fin des classes est pour Louis, un moment de fierté et de libération. Douo dans *Tout ce bleu*, subit également les souffrances que lui infligent ses camarades d'internat. Il devient le bouc-émissaire et le souffre-douleur des internes chaque fois que le repas ne répond pas à leur goût.

Tous ces événements traumatisants pour les deux personnages affectent leur développement et aliènent leur comportement. Ils font la triste expérience de l'échec et se recroquevillent sur eux-mêmes, dans une attitude masochiste. L'exemple de Louis est assez éloquent sur la première attitude. Il est obligé de cacher sa vraie pensée dans ses conversations avec son père : « *Le soir, au dîner, son père lui demandait distraitemment s'il avait fait son travail. Le petit Louis répondait oui, d'un ton que, pour cacher sa mauvaise conscience, il s'efforçait de rendre naturel. Il était finalement livré à lui-même* ». (Cheval-roi, p.49).

À l'image de Louis, on peut dire que les personnages se complaisent dans une position de victimes et font l'expérience amère de leur espérance déçue. Ils perdent alors le sens de l'idéal et le sens de l'autre, c'est-à-dire leurs pairs. Dans ce cas la nature, surtout le paysage, constitue pour les héros un refuge, un milieu de rêverie et où l'angoisse se dissipe. La liberté est présentée dans la contemplation. La nature procure un élan de sensibilité à Douo. Elle communique avec son esprit, submerge son âme et l'envoie dans un monde pacifique. Cela explique en outre la récurrence des scènes descriptives évoquant les différentes promenades de Louis et celles de Douo. Gaston-Paul Effa, à la manière des romantiques, crée des personnages qui sont surtout en harmonie et en communion avec les éléments naturels parce que leur sensibilité les éloigne de la société humaine, en particulier de la cellule parentale.

De cette présentation, nous remarquons qu'il y a beaucoup de ressemblances dans l'évolution des personnages. Le milieu influence considérablement leurs mouvements. Il est solidaire des autres éléments. L'espace s'organise sur une distribution Europe/Afrique, opposant un monde humain, familial et rassurant, à un ailleurs inquiétant. La représentation de l'espace apporte indirectement des informations sur l'intrigue, les personnages et le temps. Elle sert à créer l'illusion référentielle, à nous dire les enjeux du roman tout en programmant symboliquement la destinée commune des héros. Les seuls palliatifs capables d'aider les deux héros se trouvent dans les substituts.

Les substituts de l'amour maternel

Pour fuir l'abandon et l'absence de soins affectifs dont ils sont prisonniers, les personnages recherchent des palliatifs au vide créé par l'absence des parents durant leur enfance, et éprouvent à cet effet une violente tendresse pour tous ceux qui sont prêts à les aimer et ce qui peut les consoler. Douo et Louis développent une attirance quasi

obsessionnelle des êtres féminins, de ceux qui ressemblent au père, de l'écriture et des animaux.

- **L'obsession des êtres féminins**

La mère est remplacée par toutes les figures féminines que rencontrent les personnages. Louis pour compenser ce manque d'affection maternelle ne s'intéresse qu'aux femmes. Son aveu spontané et presque honteux ("murmure entre ses dents"), traduit la vérité de la nature du personnage qui est obsédé par l'être féminin. Douo dans *Tout ce bleu* aurait pu prononcer également les mêmes mots, car les femmes sont partout présentes sur son chemin. Elles jouent un rôle prépondérant dans l'éducation des deux personnages. La vie de Douo en est une illustration. Séparé de sa mère, il arrive chez les religieuses qui font de lui un enfant roi, à l'abri de tout besoin. Il est tellement choyé par chacune d'elle que le narrateur a de la peine à départager la plus affective, celle qui est la remplaçante de sa mère. Douo est donc un garçon comblé par les soins des sœurs, leur présence atténue le choc affectif que ressent le personnage. Tandis que l'éloignement de sa mère crée l'absence, l'amitié des Sœurs participe à l'équilibre, à la paix intérieure.

En outre, l'obsession des personnages féminins permet de refouler l'objet premier du désir afin d'exercer une attraction sur d'autres représentations. Ce qui justifie la pensée de Douo selon laquelle l'image de sa mère se reflète sur le visage des religieuses. Le personnage réalise qu'elles sont pareilles. L'atteinte du bonheur chez les deux personnages semble être fonction de leur attirance pour ces êtres. Louis passe d'une main féminine à une autre. Chez sa grand-mère et sa tante, il bénéficie de leur attention et de leur chaleur maternelle. Aux côtés d'Agathe, Hannah et de Bémonia, il découvre les secrets du désir charnel. Lorsque le père de Bémonia annonce à Louis son futur mariage avec sa fille, il est fasciné et déterminé, « *à avancer au devant de son propre secret, à affronter par-delà le mouvant recul qui depuis toujours lui en refusait l'accès. Avec Bémonia, un homme nouveau allait naître, à côté de l'enfant pourrissant en lui et encombré de ces*

fardeaux dont il aspire à se décharger » (*Cheval-roi*, p126). Ainsi, grâce à la présence de cette femme, Louis se fait plus confiance. Il se sent prêt à tout découvrir, à appartenir à quelqu'un qui l'enracinera dans l'avenir en faisant « *triumpher un bonheur désarmant* » (*Cheval-roi*, p126). Il sait qu'avec elle, les « *ruines au creux de l'absence* » (*Cheval-roi*, p126) vont finir et lui permettront de détourner les yeux sur le passé. Bref, Louis a « *l'impression d'accéder à cet équilibre que, depuis des années, il avait cherché dans l'angoisse et qui se confondait pour lui avec le bonheur même* ». (*Cheval-roi*, p127). Le héros s'épanouit et pense le futur. Mais son départ précipité de l'Afrique efface tout espoir d'atteindre le bonheur.

À son arrivée à Caen, Agathe, la châtelaine de Neubourg devient un palliatif à son bonheur perdu avec Bémonia. Louis réalise qu'avec Agathe, sa vie amoureuse a un sens. C'est une véritable sensation de plénitude qu'il éprouve en compagnie de la châtelaine. Il prend plaisir à vivre en dépit de tout ce qu'il traverse. Ainsi, l'être négligé et délaissé qu'il était devient l'objet d'amour d'une femme qui bénéficie de toutes les grâces. Mais il quitte la Châtelaine pour Hannah, à la suite de la dispute qu'il a eue avec elle, parce qu'elle maltraitait ses chevaux.

C'est ainsi qu'il se familiarise avec Hannah, trouve dans la famille de cette dernière l'enracinement qui lui manque et prend un nouvel envol. Il vit les mêmes moments de bonheur, s'oublie dans la rêverie des promenades à cheval, dans les vastes forêts de Beaune, et tombe une fois de plus éperdument amoureux. Il retrouve la force de s'armer contre toute attaque extérieure qui détruira son bonheur. Louis vit aux côtés de Hannah : « *ce trouble heureux que lui-même n'avait pas reconnu ou qu'il refusait encore de reconnaître.* » (*Cheval-roi*, pp.188-189). La magie de l'amour l'aide à vaincre la nostalgie du passé. Louis espère l'aboutissement heureux de cette affection en faveur de l'Allemande. Il embrasse les joies présentes pour chasser « *l'obscur sensation d'arrachement qu'il avait ressenti [...]* » (*Cheval-roi* p.194).

On remarque que Louis va de femme en femme pour rechercher l'affection maternelle qu'il n'a jamais eue dans son enfance. Il sublime toutes ces femmes. Ainsi, cette sublimation permet de réaliser ses désirs inconscients, tout en satisfaisant les exigences du surmoi. Grâce à elle, il parvient à assurer son adaptation au milieu social. La relation entre la mère et l'enfant procure à ce dernier une sécurité qui lui permet par la suite de trouver des compensations au déficit affectif de l'enfance.

- **La passion pour les animaux**

Louis a une attirance exagérée pour les chevaux. Il les aime, s'en passionne au point où il compatit à leur souffrance. Pendant toute son enfance chez sa grand-mère, il passait la plupart de son temps dans l'écurie à jouer avec ces animaux. De par leur caractère majestueux, docile, humble, doux et calme, Louis comble son manque à travers l'affection qu'il donne aux animaux. Les seuls moments pleinement vécus de son enfance furent ceux qu'il passait avec les chevaux, car ils étaient ses amis, ses compagnons de repas, de solitude et de gaieté. La passion pour les chevaux, il l'a héritée de son père. Mais à l'âge de l'adolescence, elle s'intensifie et prend la forme d'un désir tourné vers la satisfaction des bas instincts. La cérémonie du Cheval-Roi à laquelle il assiste montre son attachement pour ces bêtes. Elle consiste à immoler un pur-sang un an après la mort du chef du clan Mola. Le rituel qui la caractérise vise à verser du sang en guise de sacrifice expiatoire et de funérailles. Lorsque le rituel de l'immolation du pur-sang commence, Louis est scandalisé et vit un « *véritable bouleversement intérieur comme une décomposition accélérée de l'âme* » (*Cheval-roi*, p.137). Dans l'affolement et la stupeur, il court vers la bête à demi-morte, lui donne un baiser afin de chasser l'indicible vision. Pour le narrateur, « [...] *jamais il ne s'était senti plus près de Dieu ; et dessillé par la douleur, rapprochée par elle de la mort, il ne l'avait jamais été comme aujourd'hui où pleurant encore, il avait le sentiment d'être couché près de Lui, saint Julien épousant le corps du lépreux* ». (*Cheval-roi*, p. 137). Cette image atroce l'a assailli et il a fini par perdre connaissance et s'effondrer au sol.

Les scènes qui décrivent les moments agréables de Louis aux côtés des chevaux sont nombreuses dans le texte. Elles traduisent le dialogue, la sympathie, la complicité qui unissent l'enfant à ces bêtes. Il a une attirance particulière pour Fifi, la jument. Il pratique la zoophilie. Chaque soir, il éprouve une secrète envie de la retrouver à l'étable pour mieux la caresser : « *Chaque heure de la nuit, il retournait auprès de sa pouliche pour écouter ce corps qu'il aimait comme jamais peut-être il n'avait aimé aucun corps. Il guettait l'heure du poulinage.* » (Cheval-roi, p.191-192). Les gestes sensuels, les murmures qu'ils partagent en commun, resserrent alors l'amitié entre les deux. Il « *flattait successivement ses jambes descendant du genou et du jarret, le long du tendon, vers le boulet jusqu'à ne plus sentir en elle la moindre réticence. Il introduisait les objets dans sa vulve pour sentir son degré d'ouverture, examinait ses mamelles plissées.* » (Cheval-roi, p.191). L'amour entre Louis et la jument est une attirance sexuelle. Son organisme reproduit un état antérieur en refoulant la première pour trouver une satisfaction cachée.

Douo quant à lui, se trouve attiré par les mouches, les poules, les coqs... Dès l'enfance, il passe son temps à jouer avec eux, à goûter au plaisir intérieur découlant de ce divertissement. Cela contribue à son éducation. Il s'amuse à attraper les mouches, à les faire souffrir. Au poulailler, il découvre autre chose, car : « *À tout moment de la journée, il guettait le cri de victoire de la poule qui venait de pondre. Comme ses amis ne pondaient pas assez vite à son goût, il les encourageait* ». (Tout ce bleu, p.37). Quelque fois, il se retrouve plutôt en train de faire souffrir les poules en les ligotant. Les personnages investissent dans d'autres représentations - notamment celles du père - une certaine énergie affective qui leur permet de pallier le vide de l'amour maternel.

La substitution de l'affection paternelle

Le rôle du père est capital pour l'enfant, car il est celui auprès duquel il se situe. C'est l'autorité, la sécurité et la

tendresse qui définissent le père. Son absence fait naître un manque qui amène l'organisme à réagir le plus souvent pour satisfaire les désirs affectifs ou pulsionnels bénéfiques à sa stabilité. Pour compenser les privations et les déficits affectifs paternels, les personnages investissent une partie de l'amour pour le père dans d'autres personnes qu'ils jugent capables de les consoler. C'est ainsi que Louis s'attache à Dédé la Cloche de Mortain et Douo aux Pères Gaspard et Marie-Pâques. Apprès d'eux, Louis et Douo éprouvent une soudaine envie de grandir et de sortir de leur peur et de leur mutisme. Le père adoptif est le symbole de celui qui, en dehors de tout lien de filiation charnelle, aime l'enfant. Douo est fasciné par l'érudition, le comportement irréprochable, la bizarrerie et surtout la dévotion à Dieu de l'homme de Dieu (Gaspard). Sa mort peut être considérée comme un vide dans l'âme, impossible à combler et qui entraîne chez Douo un repli sur lui-même.

Mais à Paris, il fait la connaissance du Père Marie-Pâques qui devient son ami, puis son père adoptif. Son admiration pour lui remonte à la période où il avait quinze ans « [...] *Il était le seul à m'avoir offert cette image souveraine, à laquelle je désespérais d'accéder.* » (*Tout ce bleu*, p. 94). Il était tout pour Douo. Ses sermons, son intelligence, sa profondeur d'esprit, son ton, les harmonies de ses paroles, tout était attirant en cet être que l'enfant divinise. « *Cette image du père Marie-Pâques qui, de ses célébrations se levait devant moi, tandis que je l'écoutais avec une ferveur toujours accrue, comment ne l'eussé-je pas trouvé sublime, comment ne l'eussé-je pas voué une admiration quasi-religieuse ?* » (*Tout ce bleu*, p. 95). Il s'identifie à lui et veut lui ressembler comme s'il a à prendre ses paroles comme des vérités irréfutables. L'absence du père géniteur conduit à sa substitution par les pères religieux et engendre la négation du géniteur et l'idéalisation du substitut. L'enfant ne doute pas un seul instant que le père Marie-Pâques occupe en lui « [...] *une place que l'absence du père y avait, depuis toujours laissé vide.* » (*Tout ce bleu*, p. 97).

L'auteur nous invite à réfléchir davantage sur une telle relation. En effet, la solitude de l'enfant le conduit à vouer

son admiration au religieux Marie-Pâques, qui est comme lui un être solitaire. En quête d'affection, les deux personnages se compensent mutuellement. Douo offre au père la possibilité d'aimer en lui le fils qu'il n'a pas eu lui et vice-versa. Ce qui consolide leur relation et donne à chacun la force de vaincre la solitude. C'est dans ce sens que Douo affirme : « *Néanmoins, je ne pouvais que douter que le père Marie-Pâques m'eût considéré comme une espèce de fils spirituel, comme l'enfant qu'il n'avait jamais eu, qu'il eût voulu me modeler à l'image de cet être idéal dans lequel il me projetait et auquel il eût été heureux de me voir ressembler.* » (*Tout ce bleu*, p.100).

L'image du père est remplacée chez Louis par Dédé le clochard. Dédé le clochard est un laissé-pour-compte, une charge pour la société. C'est pourquoi il est rejeté et considéré comme un sorcier par les enfants, un objet de frayeur. Mais c'est vers cet être abandonné et rejeté des autres que Louis découvre un attrait singulier. La communauté de destin qui les unit, l'amène à très vite se familiariser avec Dédé, au point que l'enfant fuit chaque fois la maison paternelle pour le retrouver. Louis s'est libéré de ses souffrances psychologiques pour gagner l'amitié de Dédé : sa peur, sa solitude et le milieu familial ressenti comme espace carcéral. Il découvre la rue et la fréquente régulièrement grâce à Dédé : « *Du jour où il rencontra Dédé, il s'ennuya beaucoup moins. Sa vie fut partagée entre les livres et le clochard.* » (*Cheval-Roi*, p. 42). Ainsi, Dédé rompt la solitude et l'ennui de l'enfant en lui donnant son amitié. « *Le petit Louis avait fini par ne plus avoir peur de cet homme qui, pour cette seule raison peut-être, l'avait adopté, abandonné qu'il était de tous les autres.* » (*Cheval-Roi*, p.44). C'est le seul être qui attire réellement l'enfant. L'échec des rapports avec son père n'a laissé que les traces de blessure.

Mais il retrouve aujourd'hui le remplaçant de son père, celui qui joue désormais un grand rôle à ses côtés. Dédé sacrifie tout pour Louis et ce dernier à son tour l'aide à intégrer la société ; à ne plus se sentir abandonné. Ainsi, Dédé le substitut, est un homme dévoué à la cause de Louis. Il l'aime et le protège souvent. C'est la raison pour

laquelle à sa mort, Louis se sent seul au monde. Il sait qu'il ne sera plus fort pour vaincre sa solitude ou pour transcender l'abandon familial. Les substituts parentaux du personnage sont présents physiquement mais incapables d'assumer leur paternité. L'univers effaïen est peuplé d'êtres solitaires qui se complètent. Ils sont tantôt des parents sans enfants, tantôt des enfants sans parents. Ainsi ils se retrouvent pour fuir l'isolement du milieu, pour vaincre l'absence d'amour. C'est ce qui permet à Louis et à Douo de se sentir moins esseulés, et de chasser les idées noires qui hantent leur esprit. Ils goûtent aux plaisirs de la lecture et de l'écriture.

La recherche de la libération par l'écriture et la lecture

Les héros des deux romans ont une attirance prononcée pour la lecture et l'écriture. Louis commence à plonger dans la lecture après la mort de sa grand-mère. C'est avant l'âge de douze ans que remonte sa passion pour les livres. Il aime lire *L'Enfant* de Jules Vallès tout comme Douo. Louis a lu au moins dix fois le roman et éprouve une réelle fascination pour ce livre qui retrace la vie d'un enfant victime de l'autoritarisme de sa mère. Louis n'est pas seulement attiré par le contenu de ce livre, mais aussi par sa leçon, car c'est un livre de révolte contre les parents et la société.

Louis lit également d'autres livres comme *La Collection du Clan de sept*, du *Club de cinq* et les romans de la comtesse de Ségur. Les livres qu'il lit contiennent une certaine vérité. Le livre devient un miroir dans lequel le héros voit sa propre image et l'aide à retracer une communauté de destins, et cela est vrai pour l'attrait qu'exerce *La Forêt de Lilas* sur eux. Par ailleurs, la lecture l'aide à fuir la solitude et à oublier ses parents. C'est pourquoi à chaque fois que sa mère est absorbée par ses préoccupations au café, Louis s'avance au cœur du monde imaginaire. Il s'y épanouit librement car à ce moment, il chasse les souvenirs de son enfance pour vaincre la morosité de sa vie, bien que cette activité soit passagère. Au contraire, « *Ce lien entre la lecture et la douleur, il le*

ressentait, le ressassait, il s'acharnait à le découvrir ». (Cheval-Roi, p.117). Ainsi, la lecture fait renaître la douleur mais permet d'échapper à la réalité frustrante de son quotidien. Le livre est le lieu de l'anéantissement et de l'abandon du lecteur. La lecture devient un mystère qui ferme la porte à la vacuité et ouvre les voies de la libération.

Douo-Papus s'adonne également à la lecture. Il aime des livres trop savants pour son âge. Dès l'âge de douze ans, il a une grande culture livresque. À l'exemple du Père Marie-Pâques, c'est un érudit, un enfant surdoué pour la lecture et l'écriture. La lecture est comme un refuge où l'imagination va à la conquête des terres incertaines et découvre la vie dans toute son acception.

Douo est un être solitaire, avide de s'instruire, de trouver une échappatoire à sa situation présente. En outre, cela lui permet de travailler la langue française et de la considérer comme une langue d'adoption et d'affection. Toutes choses qui expliquent sa bonne maîtrise de l'orthographe, lors des séances de dictées. Mais au-delà de tous ces éléments évoqués, par la lecture, Douo parvient à confronter les réalités de la vie à celles du monde fictif afin de faire un rapprochement entre ses propres réalités et celles d'autres enfants vivant dans les mêmes conditions.

La lecture va de pair avec l'écriture chez les personnages. Louis et Douo ont beaucoup lu et se trouvent assez armés pour arpenter à leur tour l'univers de la création. Mais c'est au prix de beaucoup de sacrifices qu'ils deviennent des écrivains. Afin de mieux vaincre sa bâtardise, Louis plonge dans l'écriture comme l'illustre ce fragment : « *Afin de mieux supporter sa bâtardise, il se met à rédiger un long récit dans un petit cahier qu'il enfouissait ensuite sous ce tablier que tous les élèves portaient par-dessus l'uniforme du collègue. Il s'inventait ainsi une nouvelle vie.* » (Cheval-roi, p.57). L'écriture permet au personnage de se créer son propre monde de papier où il peut désormais régner en maître tout puissant, en y insérant à sa guise les personnages de son choix. Il passe des heures à se donner à la lecture et à l'écriture.

Grâce à ce travail, Louis se revalorise, se forge une identité perdue. Il traduit par l'écriture ce qu'il aspire à être et non ce qu'il est. Il modèle la réalité sous le prisme de l'art afin de lui donner une vision euphorisante. Il perce les mystères du beau, de l'imaginaire et de la gloire auxquels il aspire réellement. C'est ainsi qu'il fait entrer dans son monde fictif tous ceux qui l'affectionnent, à l'exemple de Dédé, sa tante, sa grand-mère et bien d'autres êtres vivants qui ravivent les flammes de sa passion « *et qui trouvaient leur juste place dans la patrie habitée de ses songes.* » (*Cheval-roi*, p.59).

Chez Douo, l'écriture est indissociable de la lecture. Écrire est d'abord un plaisir qui permet de révéler son appartenance au monde et celui de se rapprocher de sa seconde identité enfouie dans les rêves. « *Car chaque jour, l'écrivain invente et le fils et la mère.* » (*Tout ce bleu*, p.54). Au cœur de l'écriture, Douo s'isole du monde pour dire à l'exemple de Zola, Flaubert et Daudet, les vicissitudes de son existence. Dans « *une immobile extase* », il fait sien cette langue d'adoption, « *tel un maniaque de la syntaxe et de ses secrets* » (*Tout ce bleu*, p.52), pour se donner du plaisir. À l'image de Louis, il dessine un espace qui est le fruit de son imagination, du rêve d'une vie paisible, calme et loin du vide. Par sa mémoire, il transcrit « *le rêve d'une origine à jamais perdue et l'ivresse délicieuse des fondations nouvelles.* » (*Tout ce bleu*, p.53). L'écriture transforme Douo et le mûrit.

L'écriture et la lecture constituent pour ainsi dire des moyens efficaces délibérément choisis, pour pallier les blessures de l'enfance. Dans la nature consolatrice et au cœur de la littérature, ils célèbrent l'être infini auquel ils aspirent. La permanence de l'espoir, la mouvance latente des métamorphoses qu'ils entreprennent se résument si bien dans la pensée de Goethe qui s'applique à l'écriture de Gaston-Paul Effa : « *Le plus heureux des hommes est celui qui peut nouer la fin de sa vie avec le commencement* » (*Cheval-roi*, p.9).

Conclusion

Ballotté de mains en mains, l'enfant apparaît comme sans repères chez Gaston-Paul Effa, ce d'autant plus qu'il est la victime de l'irresponsabilité et de l'insensibilité de ses parents.

L'univers « effaien » décrit par ailleurs des enfants abandonnés à eux-mêmes parce que privés d'affection parentale. Bien plus, ils retombent dans la solitude car ils perdent les êtres auxquels ils sont attachés. Psychologiquement, ils ne sont plus stables parce qu'habités par l'exil, les rêves et les peurs enfantines. C'est pour retrouver leur nature première qu'ils optent pour l'aventure de l'écriture, de la culture et s'attachent de façon exagérée aux êtres féminins, à certains hommes mais aussi aux animaux pour jouir d'un bonheur éphémère.

Toutefois, la rudesse de la vie et la fragilité de leur être rendent vain l'espoir de panser à jamais leurs blessures. Au contraire, ils s'enfoncent encore dans un monde chimérique et la quête de l'amour reste une course inachevée. Pour Gaston-Paul Effa, le retour au monde primordial de l'enfance est une source d'inspiration pour la connaissance de soi et du monde. Il est rêvé comme un paradis perdu que l'écriture permet de retrouver. L'enfance chez Effa doit surtout être perçue comme une stratégie esthétique et humaine. Ses romans peuvent être interprétés comme une double satire : celle du monde adulte dans sa relation négative avec l'enfant et celle du choc des cultures africaine et européenne dans un espace où l'enfant joue le rôle de cobaye. Mais ce sont surtout des outils d'accomplissement du destin qui font en sorte que l'âge mûr coïncide avec l'enfance.

Bibliographie

Bourneuf, R. et al, (1972). *L'Univers du roman*, Paris, PUF.

Charpentier, H. (1994). « Le monde de l'enfance ou la réalité transfigurée dans les innocents de Paris », in *Les*

Actes du colloque international d'Angers, Paris, Presses Universitaires d'Angers.

Effa, G-P. (2004). «Ecrire d'ailleurs » in *La Littérature camerounaise depuis l'époque coloniale. Figures, esthétiques et thématiques*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé.

Effa, Gaston-Paul. (2001). *Cheval-roi*, Paris, le Rocher.
(1996). *Tout ce bleu*, Paris, Grasset.

Genette, G. (1972). *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

Goldenstein, J-P. (1989). *Pour lire le roman*, Bruxelles, de Boeck-Duculot.

Seveno-Gheno, A-L. (2001). « *L'Écriture de l'enfance à la fin de du XX^e siècle dans les littératures d'expression française et anglaise (1876-1901)* », Paris, Université De Nantes.

Valette, B. (1985). *L'Esthétique du roman moderne*, Paris, Fernand Nathan.

Yaoudam, E. (2005). « Interview à Gaston-Paul Effa ».